

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

La jeunesse et les œuvres

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 210-215

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LA JEUNESSE

et les œuvres

L'automne dernier, la Fédération des groupes d'études du sud-est de la France se trouvait réunie à Lyon.

Notre distingué collaborateur, M. l'abbé Weinsteffer représentait la Fédération catholique romande. Il y prononça un discours tout vibrant d'éloquence. Ce discours fut ensuite dédié aux Echos d'Agaune. Malheureusement il nous est parvenu trop tard pour paraître dans le N^o de décembre, et depuis lors il a été publié dans la Chronique du Sud-Est, organe des comités qui s'occupent de l'action catholique à Lyon et dans la région voisine. Nous donnons ci-après les plus belles pages — celles qui sont d'intérêt général — de ce discours qui, à Lyon, excita les applaudissements de la jeunesse française.

La plupart de nos lecteurs connaissent déjà M. l'abbé Weinsteffer pour l'avoir entendu et applaudi maintes fois à St-Maurice, à Fribourg, à Lausanne. Ils savent donc qu'il n'y a personne comme lui pour soulever d'enthousiasme un auditoire de jeunes. Car, la jeunesse, il l'aime, il la comprend, il en connaît et les besoins et les aspirations, et chaque fois qu'il lui parle, c'est pour l'entraîner à sa suite vers les sommets immaculés de l'idéal chrétien.

En tant que membre de la « Fédération Catholique romande », je vous apporte le salut de vos camarades de Genève, de Neuchâtel, de Saint-Maurice et de Fribourg : en tant qu'Alsacien et Français - ce qui est tout un - je me déclare heureux et fier de me trouver au milieu de vous.

C'est à ce double titre que vos œuvres d'étude et de propagande m'intéressent. J'admire vos efforts, j'applaudis à vos nobles entreprises, et, pourquoi ne pas le dire ? je souffre fraternellement des obstacles que vous rencontrez quelquefois sur votre chemin, j'en souffre d'autant plus, qu'avec plus de justice et plus de liberté, une partie de ces obstacles n'existeraient pas.

Dans le vieux pays démocratique que j'habite - et qui n'est pourtant pas encore la terre promise - on devient nécessairement démocrate et l'on prend goût aux principes républicains : les hommes qu'on fréquente, les choses qu'on entend, les montagnes qu'on voit à l'horizon avec leurs cimes et leurs neiges éternelles, que sais-je ? peut-être même l'air qu'on respire : tout cela, voyez-vous, nous murmure aux oreilles les mots d'indépendance et de liberté, et c'est ainsi qu'on fait de la politique, même quand on n'est pas député.

A mesure qu'on étudie, qu'on pénètre, dans un pareil milieu, les notions de justice, de liberté, de tolérance même, on finit par s'apercevoir que tout serait au mieux, dans le meilleur des mondes, si ces notions étaient toujours et partout consciencieusement respectées. Bien plus ! (et vous avez dû le remarquer vous-mêmes), cette étude nous amène tout naturellement à l'Evangile qui est, par excellence, la grande école de justice et de liberté - à l'Eglise qui nous les enseigne, au Pape qui nous les explique, et au Christ qui rendait à César ce qui est à César, ni plus ni moins - et à Dieu ce qui est à Dieu.

Alors, on se lève pour aller vers l'idéal entrevu, et l'on désire prendre une part quelconque, si petite soit elle, au mouvement de régénération sociale qui emporte déjà un si grand nombre d'âmes vers la conquête de cet idéal. L'arrêt devient impossible : le repos devient une lâcheté... le présent avec ses douleurs n'est plus rien en comparaison de l'avenir avec ses promesses, et du sein même de la souffrance et de la persécution, on pense à ce soleil divin, placé pour nous sur le sommet du Calvaire, et qui se cache quelquefois, mais qui ne s'éteint jamais.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que c'est là votre idéal, et les Cercles d'études dont se compose votre Fédération ne sont que des moyens pour l'atteindre au plus tôt.

Vos statuts, si merveilleusement adaptés aux besoins de notre temps, me disent assez que votre but est d'arracher, à l'aide des immortels principes mieux connus de la foi chrétienne, les générations grandissantes aux illusions du progrès païen, aux dangers de la raison révoltée et à l'esclavage des sens. Vous n'êtes contents que lorsque vous avez jeté, au prix de n'importe quel sacrifice, dans les esprits comme dans les cœurs, des semences de vie et d'immortalité. Vous voulez - et c'est en cela que je reconnais en vous des citoyens sans reproche - vous voulez une France qui se souvienne de son baptême, et des Français fidèles à leurs traditions. Qu'on le veuille ou non, après tout ! c'est ce baptême, ce sont ces traditions qui mettent au front de notre pays, les rayons que lui envie l'étranger et qui font qu'en Suisse, comme ailleurs, le nom de notre religion se lie si intimement à celui de notre patrie : les rides que lui ont faites ses épreuves les plus récentes, n'empêchent personne d'admirer encore sa jeunesse et sa beauté.

Pour entrer chez vous, je le vois bien, il suffit d'être jeune et d'avoir de la bonne volonté : et c'est pour cela qu'on vous rencontre à l'école, à l'usine, à l'atelier, à la caserne... partout, en un mot, où vous êtes sûrs de trouver, avec les élans de la jeunesse, les désirs et les aspirations des âmes de vingt ans. Vous pensez avec raison, que c'est là que vous trouverez un écho à vos appels, un terrain pour vos semailles, un champ pour vos moissons.

Il fut un temps, je le sais, où des œuvres comme la vôtre recueillaient, jusque dans des milieux honnêtes, catholiques, plus de blâmes que d'éloges, plus de froideur que de sympathie; aujourd'hui même on feint encore quelquefois de n'en pas comprendre l'importance et la nécessité. Les cercles, disait-on, détruisent la famille et creusent davantage le fossé qui sépare les différentes classes de la société.

Votre existence, Messieurs, le bien que vous faites autour de vous et vos succès passés sont une preuve du contraire, et le spectacle que vous m'offrez ce soir est un de ces arguments qui ne souffrent pas de réplique.

Seriez-vous ici, Mesdames, si vous pensiez que les cercles d'études ou les œuvres de jeunesse peuvent briser les liens si doux que votre tendresse et vos sollicitudes ont établis entre vous et vos enfants ? Non n'est-ce pas ! L'expérience vous a appris qu'une mère n'aime que médiocrement son fils quand elle le garde pour elle seule au lieu de l'élever pour la société qui a besoin de ses lumières et de ses bras, pour la patrie qui demande son cœur et souvent même son sang, pour l'Église qui compte sur son appui, pour le Ciel enfin qui ne se gagne que sur des champs de bataille et en présence de l'ennemi.

Non! mille fois non! l'esprit de corps, surtout quand il s'agit des grandes choses que je viens de nommer, ne peut nuire à l'esprit de famille : on peut appartenir à un cercle d'études sans cesser pour cela, d'être bon fils,... bon époux ou tendre père.

Les plus grands bienfaiteurs de l'humanité sont certainement ceux qui ont travaillé pour le peuple, défendu ses droits, adouci ses souffrances, et c'est pourtant chez eux qu'on trouve, presque toujours, les vertus domestiques, mises à la place d'honneur : Ozanam, Montalembert, Pasteur, le comte de Mun et Léon Harmel n'ont jamais, que je sache, démerité de leurs familles, et pourtant, ils ont dû en sortir quelquefois et se mêler souvent à la vie plus large de leur pays et de leur temps, pour leur parler comme ils l'on fait, et leur laisser ou leur donner, comme ils le font encore sous nos yeux, des exemples que nous n'avons qu'à imiter.

Vous continuerez donc, Messieurs, à grouper autour de vous, des âmes de travailleurs et de chrétiens vaillants ; votre tâche est ardue, elle n'est surtout pas achevée. Je sais trop ce qui nous manque à nous-mêmes, en Suisse, pour ne pas me douter un peu de ce que vous ambitionnez pour vous, en France. C'est tout un peuple qu'on voudrait, par mille moyens avoués ou non, arracher au Christ : c'est tout un peuple que vous voulez lui garder. Nous sommes quelques centaines, quelques milliers à peine, et nous devrions être des millions : en avant quand même ! Les Apôtres n'étaient que douze, et ils ont entraîné à leur suite douze millions de martyrs.

Je ne vous cacherai pas, Mesdames et Messieurs, qu'avant de venir à Lyon, j'ai voulu relire la conférence que M. l'abbé Lemire vous a faite l'année dernière, et dans laquelle il vous exposait, en termes précis et incomparables, le programme de votre action sociale. - Je crois même qu'au lieu de demander à la Suisse un *Sursum Corda!* dont vous n'aviez, du reste, nul besoin, je vous aurais donné une nouvelle lecture de ces pages si chrétiennes, si catholiques et si françaises. Elles ne ressemblent en rien aux fleurs de rhétorique qui se répandent si facilement dans nos moindres congrès, ou aux fumées d'encens dont on cherche à nous griser, comme si nous n'avions plus rien à faire qu'à nous admirer. Le vaillant député du Nord n'a pas voulu vous endormir avec des cantiques, et entre autres choses, il a cru bon de dissiper une erreur trop commune à beaucoup de nos catholiques modernes, qui consiste à croire que la religion et la morale se bornent à quelques pratiques de piété, ou à certaines dévotions plus ou moins officielles, plutôt capables de nous nuire que de nous servir, et capables même de nous faire passer pour ce que nous ne sommes pas.

Il vous a rendu le plus grand service en vous disant que le travail, la science, la valeur personnelle enfin, sont l'héritage de l'humanité tout entière, et que nous n'avons pas le droit d'en laisser le monopole à certaines confessions, voir même à certains partis. Il aurait pu ajouter (et s'il ne l'a pas fait, vous l'avez certainement deviné) que nous avons dans notre foi catholique tout ce qui est nécessaire pour embellir le travail, illuminer la science et tripler la valeur personnelle - puisque nous avons gardé les espérances de la vie future, l'obéissance aux vérités révélées - et - dans les sacrements que nous recevons - des énergies et des forces que d'autres n'ont plus, ou auxquelles ils ont renoncé.

Tant que vos cercles d'études se souviendront de ces principes (et je n'en doute pas) ils contribueront, dans la mesure de leur force, à enrayer le mouvement aveugle qui pousse notre société vers les abîmes du rationalisme et de la négation : ils établiront autour de la famille chrétienne des barrières solides et infranchissables, et garantiront la patrie contre une invasion mille fois plus terrible que celle de 1870 : ils empêcheront la mutilation de l'âme française, ce qui serait le pire des malheurs.

Même lorsque les événements semblent tourner contre vous ou que les hommes du jour ne sont pas de ceux à qui vous auriez voulu confier les destinées du pays, ne vous abandonnez pas aux idées noires et ne devenez jamais des saules pleureurs : les hommes passent, la France reste.

C'est un des prêtres les plus éminents du clergé lyonnais, un de vos apôtres les plus populaires - et Dieu sait que vous en avez beaucoup! - qui me disait un jour, à Lausanne, où j'eus l'honneur de le recevoir : « Tant mieux, mon cher, si vous avez à souffrir ! Tant mieux si vous avez à lutter. C'est par là seulement qu'on arrive à faire un peu de bien et à sauver quelques âmes. »

Je comprenais d'autant mieux ce langage, qu'en mon interlocuteur l'exemple venait confirmer le conseil.

Ce n'est pas sans raison que le Christ a fait entrevoir, sur la montagne des couronnes et des joies sans fin à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux qui luttent : et comme je suis un des siens, je ne puis mieux vous remercier du spectacle que vous m'avez donné ce soir, que de me recommander de Lui.

Vous surtout, jeunes gens, espérez contre toute espérance et persévérez sans relâche dans le noble apostolat de vos Cercles d'études.

Nous ne sommes, nous, que les précurseurs de l'ère nouvelle: vous en serez les témoins.

Laissez les poètes ramasser, sur les champs de bataille du passé, des

lauriers et des roses pour les tombes des gloires évanouies. Ce sont de doux rêves que nous devons aimer, car ils nous disent ce que nous devrions être en nous rappelant ce que nous avons été. Mais le rêve ne remplace jamais l'action, même quand il stimule, et le souvenir du passé ne doit jamais nous faire oublier le présent.